

A Douarnenez : (fin)

Autor(en): **Dubarry, Armand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 19

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183262>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de frais refuges ombragés d'accacias, de tilleuls et de lilas en fleurs. Leurs hôtes y vivaient heureux, cultivant avec courage le petit jardin potager, arrosant avec amour les rosiers de la terrasse, sans se douter qu'un jour il faudrait déguerpir.

Mais un beau matin, l'Industrie, toujours infatigable, et la Spéculation, toujours hardie et envahissante, se promenèrent sur le Grand Pont, jetèrent un rapide coup-d'œil sur le vallon, sur la colline, et conçurent tout un changement de décor.

Quelques jours plus tard on vit ces deux dames, portant fièrement un jalon, comme un Suisse sa hallebarde, et, tout en chevauchant dans les vergers et les jardins, dire aux habitants de ce paisible quartier : « L'avenir est à nous ; il faudra vous ôter de notre soleil ! »

Hélas ! c'est le mot du jour, c'est le mot de l'activité humaine, le mot de la politique : Quitte ton poste, je veux m'y placer.

Il y a dans ce fait quelque chose de triste et de réjouissant, du bien et du mal tout à la fois ; quelque chose qui se traduit par cette formule simple et commode : Le mouvement c'est la vie !

(A suivre.)

Djan-Pierro et son tsapé.

— Ora n'est te pas onna vergogne dè bâiré atant, sulous que t'es !

— Vai-tou, Marienne, te coumeincé à m'einbêta ; ne pu pas pi mè reduiré on iadzo sein ouré ta poëson dè leinga. Et pi ! lo grand mô dè bâiré onna pourra quartetta ! Mè tsappèrâi de m'alla niyi, po ne pas avâi adé la mèma ringa.

— Té niyi ! du lo teimps que te lo dis, te deve-trâi dza l'avâi fé, la Venodze n'est pas tant llien.

— Ah ! l'est dinsè : eh bin : sâlu lè z'amis ; l'ai vé.

Vouaiquie coument Djan-Pierro âo nantsset fut reçu tsi li onna né que l'avâi quartetta à la pinta. L'est veré que cé commerce dè bâiré n'amusavé pas la Marienne, sa fenne, ni son bouébo.

Tantia que Djan-Pierro, po épouâiri sa fenne, s'ein alla ein trabetseint dâo coté de la Venodze (fasâi bé coumeint dè dzo, per rapport à la louna) et monta su onna fonda dè verna qu'on avâi émonda po fère dâi bourtins po lè mutons, et l'étâi quie prêt à châotâ dein on gâo.

Tot parâi la Marienne avâi couson d'oquié :

— Béjamin ! que le dit âo bouébo : Cor vâi après ton père ; sarâi dein lo ka dè fère onna foléra, et sarâi damadzo po son tsapé que l'a atsetâ à la faire.

Lo Béjamin part et l'arrevé justo âo momeint iô Djan-Pierro sè demandavè : faut te mè reveri, âo bin fère seimbliant dè me niyi et pi reveni tot dépourent po épouâiri la Marienne.

— Père ! que l'ai crié lo bouébo : ête bin veré que te t'es vâo niyi ?

— Oi.

— Eh bin tsampa mè ton tsapé nâovo. C'est la mère que m'einvouïé.

— Ah ! vo volliâi mon tsapé : Eh bin ! diabe lo

pas, n'est pas po voutron nâz ; yaméré mi crèvâ què dè lo bailli ; âo diabblio la nyâ ; su asse bon po l'usâ què vo.

Et ye dècheinde dè dèssus la grougne po retornâ à l'hotô, po fère bisquâ sa fenne.

Et vouaiquie coumeint on tsapé dè soixanta centimes a sauva la via à n'on vaudois, conserva on hommo à la Marienne, on père à Béjamin, et onna pratiqua âo carbatier.



D'après une statistique toute récente, il y a dans le canton de Vaud 1429 cafés ou cabarets, 100 hôtels et 162 ventes à l'emporté. On compte, en outre, un très grand nombre de pensions pour la plupart desquelles les patentes sont prises au 1^{er} mai et s'annulent à fin septembre.

Voici le nombre des deux premières catégories de ces établissements dans chaque district :

Aigle . . .	96 cafés ou cabarets,	21 hôtels.
Aubonne . . .	49 »	3 »
Avenches . . .	42 »	1 »
Cossonay . . .	71 »	3 »
Echallens . . .	50 »	2 »
Grandson . . .	66 »	4 »
Lausanne . . .	189 »	9 »
La Vallée . . .	24 »	8 »
Lavaux . . .	60 »	3 »
Morges . . .	87 »	2 »
Moudon . . .	79 »	1 »
Nyon . . .	107 »	5 »
Orbe . . .	91 »	3 »
Oron . . .	49 »	0 »
Payerne . . .	77 »	2 »
Pays-d'Enhaut	29 »	1 »
Rolle . . .	39 »	1 »
Vevey . . .	131 »	29 »
Yverdon . . .	93 »	2 »

La population du canton étant de 230,000 âmes, sur lesquelles on compte 72,000 individus mâles, au-dessus de 16 ans, on constate qu'il y a ainsi un débit de vin pour cinquante de ces derniers.

On évalue, en moyenne, la production vinicole du canton à 24 millions de pots, dont la moitié est consommée dans le pays, notamment dans les établissements publics. Il faut, en outre, tenir compte des vins rouges de France, de la bière et des liqueurs.

Si l'on fixe le prix du pot de vin à 1 fr., il s'en boit donc pour 12 millions de francs par an, 1 million par mois, sans compter le tabac et les cigares, qui tiennent ordinairement compagnie au petit blanc.

A DOUARNEZ

(Fin.)

L'île Tristan n'est qu'à deux portées de fusil de Douarnez ; elle a un quart de lieue de circuit, et l'on peut s'y rendre à pied sec, à marée basse. On y voit quelques peupliers, quelques sapins, quelques arbres fruitiers, des pâturages nourrissant parfois des chevaux et des vaches maigres, et plusieurs magasins à sardines. Ces magasins appartenaient,

en ce temps, au père de Margaridd. C'était là que Stevan devait porter chaque soir ou chaque matin le produit de sa pêche.

Les teuz l'attendaient au fond d'une anse tapissée de verdure et ombragée par des noyers et des poiriers.

Quand il aborda, son protecteur bondit près du gouvernail et appela à lui vingt autres teuz chargés de filets, qui gambadaient autour des rochers.

Le rouge-gorge avait repris sa forme ordinaire et apparaissait, aux yeux de son sauveur, sous la figure d'un aimable nain, frais, rose et pimpant.

— Prends terre, dit-il au gars; il y a là, sous les arbres, du pain blanc, du bon vin, du bon mouton rôti; mange, bois, dors et ne t'inquiète de rien.

Stevan n'eut garde de se faire prier; il sauta sur l'île, et au même instant la barque, dirigée par les nains, gagna le large.

Le soir, les petits hommes déposèrent dans les magasins un millier de livres de magnifiques sardines, tandis que le gars dormait comme un bienheureux, et le lendemain matin ils en apportèrent deux fois autant.

— Par Jésus!... s'écria Stevan émerveillé lorsque, à son réveil, il vit le travail de ses amis.

Mais ce n'était pas assez; les teuz voulurent compléter leur œuvre, et ils décidèrent qu'une partie d'entre eux resteraient dans l'île pour préparer les sardines, les mettre en boîtes ou en barils, pendant que les autres pêcheraient.

Le dimanche suivant, le père Matelinn, qui n'avait pas revu Stevan depuis le lundi, profita de la basse marée pour aller visiter ses magasins.

Le gars raccommoiait une écoute de sa barque, que les teuz venaient de ramener et de décharger.

— Te voilà, fameux pêcheur! lui cria-t-il d'un ton narquois.

— Dieu vous bénisse, père Matelinn.

— Ça a-t-il été?

— Hé! hé! pas mal.

— Nous allons voir.

Et le poissonnier se dirigea vers ses magasins.

Les teuz, réunis derrière les barils de sardines, et invisibles d'ailleurs quand ils le veulent, se tenaient les côtes de rire.

— Ah!... exclama Matelinn la bouche béante devant le travail des nains.

— Etes-vous content?... lui demanda en souriant Stevan, qui l'avait suivi.

— Si je suis content?... hurla le poissonnier fou de joie, si je suis content?... quand il y a là plus de la moitié du chargement de mon grand navire!...

— Le reste sera fait dans quinze jours.

— Et c'est toi qui as pêché et préparé tout cela?...

— Avec l'aide de Dieu et de mes bons génies, répondit Stevan.

— C'est miraculeux!... fit Matelinn, qui n'avait pas inventé la poudre.

Quinze jours après, en effet, les magasins étaient comblés, et le poissonnier pouvait remplir jusqu'à la ligne de flottaison ses deux navires des plus belles sardines qu'on eut pêchées dans la baie de Douarnenez depuis que cette baie existait. Au commencement de juillet, ces navires partirent pour Nantes, où ils arrivèrent dans la saison la plus favorable, et le 1^{er} octobre ils rentrèrent à Douarnenez avec soixante et dix mille livres, prix de la vente de leur magnifique chargement, sur lesquelles Stevan toucha de suite quinze mille livres.

Le père Matelinn était dans la jubilation.

— Or ça, dit-il le soir même à Stevan, qu'il avait invité à un copieux dîner, te voilà maintenant revenu au vent de ta bouée; je t'aime beaucoup, ma fille t'aime encore plus que moi: si tu veux, tu seras mon gendre.

— Si je le veux!... répondit le gars, chez qui le souvenir de l'ingrate Tinah s'effaçait chaque jour sans qu'il s'en aperçut.

— Dans ce cas, tope-là, fit le poissonnier en lui tendant sa main ouverte.

— C'est signé! dit joyeusement Stevan en topant.

Le mariage fut célébré le 9 novembre, jour de la saint Mathurin, patron du père Matelinn. Margaridd, fraîche comme une pomme d'api, était charmante sous sa coiffe de dentelles, et Stevan paraissait aussi heureux qu'on peut l'être quand on épouse une femme qu'on aime. Le bonheur l'avait guéri de son premier amour. C'est un grand médecin, le bonheur! Au moment où le couple fortuné sortait de l'église, après la cérémonie, pour se rendre à la maison paternelle où était préparé un repas dont on devait parler dans Douarnenez, un rouge-gorge vint voler au-dessus de lui.

« C'est mon ami le teuz, » pensa Stevan en le voyant.

L'oiseau accompagna les mariés jusqu'à leur demeure et alla se percher sur un ormeau planté en guise de mât contre le mur de la maison, et dont les branches touchaient la fenêtre de la chambre de Margaridd. Stevan comprit qu'il avait à lui causer; il monta dans la chambre et entr'ouvrit la fenêtre.

— C'est toi, teuz, mon bienfaiteur? dit-il à mi-voix.

— Oui, répondit l'oiseau.

— Que je te remercie pour tous les biens dont tu m'as comblé!

— Tu n'es pas ingrat, je le sais: les bons cœurs ne sauraient l'être; je ne l'oublierai jamais, car tu m'as sauvé la vie! De ton côté, pense quelquefois à moi. Adieu!

— Adieu?...

— Oui; les korigans nous poursuivent aux environs de Douarnenez: il nous faut chercher un autre asile contre ces démons implacables. Nous nous reverrons peut-être un jour. En attendant, je pars content, car j'ai fait ton bonheur et je t'ai vengé.

— Vengé?... reprit Stevan; tu ne m'as jamais raconté comment. T'en iras-tu sans me confier le secret de cette vengeance?

— Non, répartit gaiement l'oiseau. Je croyais que les indiscretions qui circulent depuis quelques jours parmi les meuniers et les commères du pays t'en avaient instruit; puisqu'il n'en est rien, je vais te renseigner.

Stevan était tout yeux et tout oreilles.

— Tu connais l'histoire de cette sainte qui, exposée à Rome dans le cirque d'Alexandre pour subir les derniers outrages, échappa miraculeusement à cet odieux supplice parce que les soldats et les gladiateurs brutaux furent frappés, les uns de cécité, les autres de paralysie?

— Sainte Agnès! dit le gars; M. le recteur de Douarnenez en a souvent parlé en chaire.

— Eh bien! j'ai rendu à Tinah un « service » analogue.

— Comment... Postik?...

— Il pourrait maintenant monter la garde dans le harem du Grand-Turc, fit le rouge-gorge en éclatant de rire. Adieu; sois heureux!

Et, battant des ailes, il s'envola.

— Sois heureux!... murmura Stevan en le suivant des yeux.

Ce souhait s'accomplit au-delà des espérances du gars, Margaridd étant aussi bonne que jolie et la fortune continuant à lui sourire. Ajoutons qu'on ne put jamais lui appliquer ce proverbe gouailleux dont les mauvaises langues accablaient Postik: « Le fléau se fatigue plus tôt que l'aire, car tandis que l'infortuné meunier, ne comprenant rien à son cas, séchait sur pied, tandis que Tinah jaunissait comme un coing, se ridait comme une pomme cuite, se lamentait, maudissait le jour où elle avait oublié Stevan, Margaridd faisait de beaux enfants. Elle en mit au monde une douzaine en trente ans et eut la joie de les voir tous autour d'elle, aussi bien portants, aussi bons, aussi loyaux que leur père. Tinah ne put supporter longtemps la vue du bonheur de Stevan et de Margaridd; elle mourut au bout de six ans d'une union infernale. Ce qui prouve que la trahison, en amour, ne profite pas toujours à son auteur.

ARMAND DUBARRY.

L. MONNET.